

Langues et civilisation de l'Asie Mineure

M. Emmanuel LAROCHE, membre de l'Institut
(Académie des Inscriptions et Belles-Lettres), professeur

De la dérivation nominale en indo-européen d'Anatolie

L'analyse, effectuée précédemment, de la flexion nominale invite à abandonner la notion de voyelle thématique et celle de flexion thématique dans tous les cas où le hittite *-a-* correspond au louvite *-i-*. La voyelle est un « suffixe », qui marque comme animé le radical nominal, indifférencié en genre, auquel il s'ajoute. Il en résulte cette constatation, aisée à généraliser, que la même terminologie ne vaut pas automatiquement pour tous les faits grammaticaux attestés en anatolien d'une part, et en indo-européen de l'autre, malgré leur origine commune et leur évidente parenté. C'est précisément ce degré de ressemblance et de dissemblance, ce décalage dans l'évolution, qu'il est désormais possible, et instructif, de mesurer.

Il en est de même — on le verra — pour la majorité des séries de dérivations qui donnent aux dialectes du groupe hittite leur physionomie originale. C'est que chacun des morphèmes, si on l'envisage dans son fonctionnement et sa réalité historique, saisissable directement à travers les textes, en deçà de toute reconstruction théorique, représente un stade sûrement plus primitif en Asie Mineure que, par exemple, dans l'Inde védique ou dans la Grèce homérique.

On rappellera au préalable des définitions et principes : un suffixe est un morphème qui, dans une langue donnée, à un moment donné, est apte à produire une série de mots liés à des bases diverses par une relation constante ; il porte une fonction, qui, *a priori*, peut ressortir à n'importe quel niveau de la classification linguistique. Il range le dérivé qu'il constitue dans une catégorie inhérente au schéma de la langue, catégorie dont l'existence ne résulte que de celle du suffixe lui-même. Les désignations traditionnelles (action, agent, instrument, etc.) devront donc, dans chaque cas, être revues et éprouvées.

Le suffixe présente ce caractère éminemment linguistique qu'il crée une virtualité, étant un *modèle*. Il transcende, en particulier, les catégories purement formelles que sont les « parties du discours ». Dès sa naissance, le dérivé se trouve pris dans un réseau d'oppositions lexicales qui vont en modifier sans cesse le contenu propre. Chaque unité de la série dérivante a sa vie et son destin, ce que l'on exprime aussi bien en rappelant que l'étymologie fonde le *sens*, mais que le dictionnaire décrit les *emplois* (exemples concrets empruntés au latin : *-tas* dans *civitas*, *humanitas*, *qualitas*, *libertas*, etc.). Avec la convergence, bien connue depuis longtemps, des séries dérivantes à l'intérieur de la langue, apparaît le problème des cas-limites et des zones-frontières, causes d'actions analogiques.

Par contre, on appelle « élargissement » (all. *Erweiterung*) un morphème qui s'ajoute à un radical donné sans le modifier ou le déterminer en lexique et sémantique. Il ne crée pas un mot nouveau ; sa fonction, dans les rares cas où elle est décelable, se situe sur un plan non grammatical (exemples concrets pris au grec ancien : *orni-*, *orni-th-*, *orni-kh-* « oiseau » ; *weid-*, *weid-ē-* « savoir », etc.). Dans la description du hittite, la confusion constante des notions de suffixe et d'élargissement a été source de malaise. Beaucoup d'auteurs s'arrêtent à l'apparence phonétique du radical, et groupent sous une même rubrique, par exemple, des thèmes à dentale dont les uns sont des noms primaires (*wet-* « année »), d'autres des radicaux élargis (*neku-t-* « soir »), d'autres des dérivés authentiques (*aniy-at-* « action »). Ainsi ont pris corps, çà et là, de faux suffixes qui n'ont que l'avantage de faire « rimer » des mots réellement indépendants les uns des autres. Dans la pratique, aucun suffixe ne saurait résulter de la seule analyse d'un radical par référence à une racine indo-européenne préétablie. Le hittite *taks-* « égal » se laisse décomposer en *tak-s-*, non par la vertu de l'i.eur. **deks-*, mais par celle du hitt. *tak-* « ressembler ». C'est justement l'intérêt de cette analyse qu'elle contribue à éclairer la structure et le sens de l'i.eur. **dek-s-*. Il faut, dès lors, définir l'élément *-s-*, si possible, en hittite même, soit comme suffixe soit comme élargissement. Par là, et par là seulement, le témoignage hittite et anatolien ajoute à la compréhension de l'i.eur., au lieu de s'y conformer mécaniquement par déduction.

A ces considérations de linguistique « théorique » s'ajoutent des difficultés propres au domaine envisagé, qui résultent d'une transmission graphique très défectueuse. Il importe de transcrire d'abord en hittite réel le hittite babylonisé des tablettes cunéiformes.

I. Noms primaires

Ce sont les noms sans étymologie directe dans la langue. Ils sont primaires parce qu'ils donnent eux-mêmes naissance à des dérivés secondaires. Aucun

critère de flexion ni de syllabisme n'entre ici en jeu. On ne confondra pas le nom primaire avec le nom-racine, type du latin *lex, pax, dux, -fex*, i.eur. **wek^w*- « voix ». Le hittite et le louvite ne connaissent pas de noms-racines ; constatation négative, mais instructive, qui coïncide avec cette autre que l'anatolien n'a pas connu de composés à régissant verbal (type lat. *agri-cola, sacer-dos*). Il est nécessaire de réagir, à cette occasion, contre la tendance à poser comme plus ancien ce qui est plus bref ou plus « simple ». Les déverbaux français *pose, tire, baisse, montre* sont postérieurs aux verbes dont ils procèdent. On est en droit d'imaginer que le nom-racine de l'i.eur. est une acquisition relativement récente, liée au développement de la composition nominale à l'intérieur d'une structure syntaxique nouvelle.

Au point de vue anatolien, sont primaires des noms de tous les types morphologiques, c'est-à-dire des noms dont le radical se termine par un phonème quelconque : *atta*- « père », *ais/iss*- « bouche », *ispant*- « nuit », *ades*- « hache », *genu*- « genou », *halki*- « grain », *ara*- « ami », *urgi*- « trace », *huwant*- « vent », *arma*- « lune », *ismeri*- « rène », *tabus*- « flanc », *kast*- « faim », *yuga*- « joug ». Il importe peu que *genu*- dérive ou non de la racine **gen*- « naître » ou **gen*- « connaître », car la première manque à l'anatolien, et la seconde n'y a que la forme *ganes*-. En hittite, *genu*- est une donnée. De même, le doublet *hulana-huliya*- « laine » admet, en principe, une racine de base *hwel-/hul*- « enrouler, filer », mais en hittite c'est de *hulali*- « fuseau, quenouille » que dérive le dénominatif *hulaliya*- « enrouler ». *yuga*-, *taru*-, *huwant*- ont une étymologie i.eur. limpide, mais ils doivent être traités comme primaires, puisque la langue ignore aussi bien les racines verbales *yug*-, *derw*- que *hwē*-. — *kut*- « mur » est primaire comme *wet*- « année » ; son emploi englobe tous les types de parois construites (bois, torchis, pisé, pierre). On conçoit, à la rigueur, qu'il dérive de **gheu*- « verser » (cf. grec *khôma*) : aucune preuve directe n'en peut être administrée, parce que cette racine n'existe pas dans la langue.

Un examen serré des graphies engage à poser anat. *melid*- « miel » plutôt que *melit*- : cela signifie que le latin *mel, mulsus* peut reposer sur **mel(i)d*- autant ou plus que sur **meln*-.

II. Dérivés primaires en -r/n-

Catégorie bien connue, souvent invoquée, celle de *wadar/weden*- « eau », *pahhur/pahhuen*- « feu », *eshar/eshan*- « sang », *patar/patan*- « aile », *itar* « chemin », etc. : elle a suffi à caractériser le hitt. comme indo-européen, à l'aube du déchiffrement. La structure de chaque terme a été démontée, on a étudié les types de dérivation, en majorité (non tous) tirés de l'« oblique » à nasale, insisté sur le fait qu'il existe aussi quelques dérivés du thème en -r- : *eshar-nu*-, *pahhur-ia*-, *happar-ai*-.

Le groupe de *hapar* « prix, marché » et de *hapena-* « riche », issu de *hap-* « abonder », permet de comprendre comment se ramifie une racine à hétéroclisie ; *hapenas* « de richesse, de biens » pris prädicativement, est la base de *hapena-* « riche » et de sa famille. A cet égard, l'anatolien représente un état très archaïque, puisque, seul de tous les dialectes, il développe encore des dérivations sur les deux thèmes ; ailleurs les hétéroclitiques ne sont plus que des reliques mortes (cf. Benveniste, *Origines*). Ainsi ont été étudiés, sans préjugé étymologique, les mots *wadar* « eau », *eshar* « sang », *patar* « aile » (le seul dérivé primaire de verbe : **pet-* « voler » dans hitt. *petiya-*, etc.), *huidar* « animal », *mehur* « temps », *sehur* « urine », *harsar* « tête », *pangur* et *pangar* « masse ».

III. Dérivés secondaires en -r/n-

a) *-atar*, *-annas*. — Sur les 125 noms recensés, 30 sont déverbatifs, 90 dénominatifs. Ce dernier groupe se subdivise lui-même en dérivés d'adjectifs, et en « abstraits » dérivés de noms, désignant des états, fonctions sociales, parentés, professions : type *antuhsatar* « humanité », *pisnatar* « virilité », *anniyatar* « maternité », *ERUM-natar* « servitude ». Les autres expriment en général la qualité : *sallatar* « grandeur », *maklatar* « maigreur », etc.

Il est notable que la formation en *-atar* n'existe pas en louvite, où le suffixe *-ahi(d)-* joue le même rôle : hitt. *idalawatar* « méchanceté » = louv. *adduwalahid-* « id. ». Des exceptions apparentes sont à éliminer : *haratar*, *katawatar*, etc.

La fonction propre du suffixe se définit, naturellement, par opposition : *-tar* se distingue de *-war* comme intrans. passif ↔ actif. Répartition diathétique parallèle à la structure fondamentale du verbe, et qui a été utilisée pour exprimer la qualité comme un « état subi, reçu » : on observe l'opposition de *kunatar* « meurtre » (du point de vue de la victime) à *kuenumar* « meurtre » (acte du tueur) ; de même *hargatar* et *harninkuwar* ; *uwatar* et *uskiywar*. Il n'y a guère de noms en *-atar* bâtis sur les factitifs en *-nu-*.

b) *-essar*, *-esnas*. — Environ 70 exemples connus, dont 40 déverbatifs et 15 dénominatifs, auxquels il convient d'ajouter un groupe de toponymes, bien caractérisés comme locatifs, en *-esna* (voir RHA 69, 84 et suiv.).

Traits essentiels : 1) les noms en *-essar* n'entrent pas dans le système verbal (infinitifs, supins), mais appartiennent entièrement au lexique nominal ; — 2) la valeur du suffixe est à extraire d'oppositions telles que *tethessar* « foudre » — *tethimas* « tonnerre » — *tethuwar* « tonner » ; *hannessar* « jugement » — *hannesnatar* « pouvoir de juridiction » ; *ishiessar* « filet » — *ishiman* « corde » — *ishiul/al* « lien » — *ishiyawar* « lier » ; *mugessar* « cérémonie

et matériel d'évocation » — *mugawar* « évoquer » ; *asessar* « assemblée » — *asatar* « siège » ; *kappuessar* « compte, d'où nombre » — *kappuwawar* « compter » ; *taksessar* « règlement, tarif » — *taksatar* « nivellement, égalité, plaine ».

-*essar* forme des noms d'objets résultant d'action. La valeur « collective » parfois assignée à ce suffixe n'est qu'un cas particulier des noms dérivés de verbes au pluriel, ou conçus comme pluralité d'individus possédant la même qualité (d'où les risques de convergences avec les noms en *-atar*). — Le louvite connaît, parallèlement, quelques noms en *-assar*, introduits tardivement comme louvismes dans les rédactions hittites.

IV. Formations en *-wa-*

Il est bon de partir d'une description tout empirique fondée sur : 1) l'existence d'un morphème (méconnu) *-wa-* ; 2) la possibilité d'en extraire un radical vivant ; 3) le regroupement autour de ce morphème de diverses dérivations complexes, sûrement secondaires, soit *-want-*, *-wali-*, *-wa-r*, etc.

A. Adjectifs anatoliens communs en *-want-*. — Catégorie abondante et généralement claire, comprenant des dérivés descriptifs de termes relatifs à la botanique (toponymes), aux parties du corps, aux vêtements ; au figuré : sentiments et abstractions. Ainsi : *eshar-want-* « sanglant », *samankur-want-* « barbu », *hupiga-want-* « voilé » ; *wiyana-want-* « vineux, pourvu de vignes », *arna-want-* « riche en sources » ; *tapas(u)-want-* « fiévreux », *issana-want-* « pâteux », *kesdu-want-* « famélique », *arma-want-* « luné, grévise », etc. ; *kardimiya-want-* « coléreux », *petuliya-want-* « anxieux », *dusgara-want-* « joyeux ». — Quelques adjectifs dénoncent, par leurs variantes, le caractère secondaire de *-want-*, à décomposer en *-wa-nt-* : *petal-wa-(nt)-* « qui vole, léger, agile » ; *eshar-wa-* « qui saigne » existe à côté de *esharwant-* et est à la base de *eshar-wa-h-* « faire saigner ». — D'autre part, l'anatolien commun *-wa-* rend compte de la dérivation qualitative en *-wa-li-* du louvite : *malliti-wali-* « mielleux », *marahsi-wali-*, *hiwassi-wali-*, *sarki-wali-*, etc.

B. Il ne subsiste que peu d'adjectifs primaires en *-wa-* : *ara-wa-* « libre » de *ara-* « noble, ami » ; *petal-wa-* de *petal-* « vol » ; *parna-wa-* « domicile, tombeau ». Ils ont été reclassés dans chaque dialecte, le hittite les rapprochant, par l'addition de *-nt-*, des adjectifs-participes en *-ant-*, le louvite les insérant naturellement dans la grande famille des dérivés en *-li-*.

C. Le nom en *-war* de l'anatolien est l'infinitif proprement dit. Il sert à citer le verbe en lexicographie ; il sert de complément en syntaxe. Mais il existe un « génitif » en *-was* (*-mas*) qui fonctionne comme prédicat qualifiant : chevaux de course (*petiya-was*), de trait (*turiya-was*), chose faisable, res faciendi (*iya-was*), fleuve irrésistible (*mazu-was*). Les correspondants fonc-

tionnels de ce « génitif/adjectif » sont le gérontif latin (*cupidus vivendi*) et l'adjectif grec en *-ád-* (*híppoi nomádes, neêniai logádes*, etc.). On observe aussi une équivalence lexicale de l'adjectif verbal hittite en *-was* et de l'adjectif de possibilité latin en *-ilis, -bilis*.

Or, il existe encore, à côté du nom. acc. en *-war* et du génitif en *-was*, un ablatif en *-waz*, déverbatif par sa structure, adjectival par sa fonction : *man hasawas DUMU-an armahhu-wazza wassiyaz iskizzi* « quand la sorcière oint l'enfant avec les médicaments de grossesse ». De même *hanessu-waz* de *hanes-* « réparer ». Enfin, le supin en *-wan* doit être réinterprété comme un adjectif d'obligation, à l'accusatif neutre : Madduwatta Ro 74 ; Telibinu § 7, etc.

On est donc amené à restaurer en anatolien commun une formation d'adjectif verbal en *-wa-* de fonction gérondive. Sur cet adjectif se forme tout naturellement le neutre secondaire en *-r/n-*, qui, par définition, exprime la notion verbale comme virtualité, non comme réalisation effective : *iya-wa-r/n* de *iya wa-* « faisable » est non pas l'acte réel de faire, mais l'idée de faire (cf. latin *condita condendave urbs*). Le hittite est la seule langue indo-européenne dont l'infinitif, le gérondif et le supin constituent, ensemble, une unité grammaticale intelligible (mais il y a des restes du même schéma en grec ancien).

Une ultime reconstruction se dessine, au niveau de l'indo-européen : *-wa-* n'étant que la « thématization » en *-a-* de *-u/w-*, l'hypothèse n'est pas exclue qu'on ait affaire au même morphème *-u* qui, dans la conjugaison, est la marque du virtuel, c'est-à-dire des modes.

Le nom verbal une fois constitué, il s'est développé un embryon flexionnel sur le type à hétéroclisie : datif en *-uni* (*huitiyauni*), instrumental en *-wanit* (*asiyawanit*), et directif en *-una* du louvite (en face du hitt. en *-anna* de *-atar*). — Seul le supin hittite en *-wanzi* échappe encore à toute interprétation grammaticale.

V. Les noms en *-ur*.

1. *-ur* et *war* ne sont que deux états alternant du même morphème.

a) *aniur* = *aniya-war* : démonstration directe par l'examen détaillé du texte KBo XV 21 ; restitution d'un *aniyawarant-s* = *aniurant-s*, dans le texte KUB VII 41 = KBo X 45.

b) *hengur* = *henguwar*, d'après l'observation de E. Neu, StBoT 18, 114 sq. — Lire *he-en-ku-ú[r]* en Anitta 75.

VI. Les formations anatoliennes en *-(a)nt-*

C'est le problème majeur de la morphologie nominale hittite et anatolienne. L'origine i.eur. du suffixe est certaine, mais le développement qu'il a reçu sur notre domaine est infiniment plus riche que partout ailleurs. On a, en effet, flexionnellement identiques et fonctionnellement distincts, au moins cinq types grammaticaux : 1) le participe en *-ant-* ; 2) l'adjectif en *-(a)nt-* ; 3) le nominatif animé ou ergatif en *-ant-s*, plur. *-ant-es*, louv. *-ant-i-s* ; 4) l'adjectif en *-want-*, « élargi » de *-wa-nt-* d'après supra IV, 1 ; 5) le nom en *-ant-*, « élargi » de thèmes d'animés ; à quoi l'on adjoindra les fameux toponymes en *-ant-a* (*-anda*, *-anta*), qui foisonnent en Anatolie, et les adverbes en *-anda* (type de *kattanda*, *arahzanda*).

1. Les adjectifs en *-ant-* ne sont nullement, comme on l'affirme légèrement, des « doublets » du simple, à sémantique invariable. Il est aisé de montrer que l'adjectif en *-ant-* possède une valeur résultative qui le rapproche du participe passif des verbes actifs : *su-* « plein » et *suw-ant-* « rempli » ; *dannara-* « vide » et *dannara-nt-* « vidé » ; *marsa-* « faux » et *marsa-nt-* « faussé, vicieux » ; *suppi-* « saint, tabou » et *suppi-ya-nt-* « sacré, sanctifié », etc. Les adjectifs en *-ant-* coïncident souvent avec les participes en *-ant-* des dénominatifs : *su-*, *suwai-*, *suwant-* ; *irmala-* « aeger » — *irmaliya-* « aegrotare » — *irmalant-* « aegrotans » ; *huisu* — *huiswai-* — *huiswant-* ; d'où le lien étroit unissant les adjectifs en *-ant-* aux verbes factitifs en *-ah-* : *idalu-*, *idalawah-*, *idalawant-* ; *happena-*, *happenah-*, *happenant-*, etc.

2. Les noms en *-ant-* ne sont pas non plus des doublets du simple. Leur interprétation par un suffixe de « diminutif » ou d'expressivité ne peut être retenue. Le nom de base signifie le concept pur, opposé par son contenu à d'autres concepts (*udne* « pays » opposé à ville, campagne, terre), mais le nom en *-ant-* individualise toujours ce concept : *udne-ant-* « le, un, tel pays ». Fonction comparable à celle de l'ergatif, qui en découle. Le hittite peut, par conséquent, dire aussi bien « fête de printemps » (*hameshas*) et « fête du printemps » (*hameshandas*) ; il semble que l'i.eur. primitif ait possédé un embryon de cet emploi, justement pour les noms temporels et saisonniers : l'anatolien a généralisé le procédé. — *dapi-* « tout » est synonyme de *humant-*, mais *dapi-ant-* signifie « chaque » à l'exclusion de *humant-* « tout entier, tous ensemble » ; *huhhas* est l'aïeul, *huhhes*, pluriel de cette notion, ne désigne que les deux « grands-pères » de chacun. Mais *huhhantes* sont les « ancêtres », l'ensemble de tous ceux qui sont *huhhas* d'un autre. De là vient l'usage du suffixe *-ant-* pour transformer un adjectif en nom, et désigner la personne unique incarnant la qualité : *tarhu-* « vainqueur », *Tarhu-nt-* « Victor », i.e. le dieu de l'orage chef du panthéon, le Jupiter hittite (sans rapport, quoi qu'on dise, avec le hattî *Taru*).

Ainsi se dégage peu à peu la définition générale du suffixe ubiquiste *-(a)nt-* : il fait passer un terme du plan de la qualité à celui de la quantité (dénombrable, mesurable) ; il transmute l'inanimé en animé (continu > discontinu), le concept en objet ou en personne, le collectif en singulatif. Fonction éminemment linguistique, elle échappe totalement à la classification ordinaire des dérivations, ne crée aucune classe sémiotique, mais porte le critère du déterminé. *-ant-* est en anatolien l'expression de l'article (défini ou indéfini) ; qu'il soit suffixe n'y change rien. D'ailleurs d'autres langues, de toute appartenance génétique, ont suffixé leur article.

Recherches sur l'histoire et la langue lyciennes

Le problème lycien mérite un nouvel examen, depuis que les données en ont été modifiées par l'apport de documents inédits. Aux maigres indications contenues dans les sources classiques s'ajoutent les résultats de la recherche archéologique (fouille américaine de Karataş-Elmalı), la question des Lukka posée par les archives cunéiformes hittites au second millénaire, et le déchiffrement, en plein devenir, de la langue lycienne, après la découverte de textes majeurs (trilingue du Létôn, etc.). Problème triangulaire dont la solution doit harmoniser ces trois séries de sources indépendantes. Les discussions se concentrent sur les thèmes suivants : 1) continuité d'un même peuple anatolien ou immigration récente d'un peuple d'origine étrangère ? 2) déplacement de Lycaoniens de l'intérieur du continent vers le Sud-Ouest péninsulaire ou identité primitive de la Lycie et de la Lycaonie au sein du même groupe ethnique louvite ? 3) Relations unissant les trois noms des « Lyciens » (grec *Lukioi*), des *Termiles* et des *Solymes*, par lesquels ils se désignent eux-mêmes ou sont désignés par leurs voisins.

Du matériel produit par les fouilles de Karataş, il y a peu à retenir, au point de vue strictement historique ; quelques détails significatifs, cependant : une poterie de type Bronze ancien ayant des affinités avec l'Ouest anatolien (Troie, Yortan, Beycesultan), et avec l'Egée orientale (Samos, Cos). — Fréquence de la svastika : mais le motif est lui-même trop généralement répandu pour autoriser l'hypothèse d'une parenté génétique et culturelle entre les peuples. — Présence d'un signe spécifique : le « profil de hutte portative » qui correspond exactement au type d'habitat encore usuel de nos jours dans cette seule province anatolienne. — L'architecture en charpente s'oppose à celle des hauts plateaux en *kerpiç*. — On a observé à juste titre l'existence de vases à becs identiques à ceux d'époque historique, documentés dans les textes et sur les reliefs, depuis la lointaine Mésopotamie jusqu'aux rives de l'Egée. A tout prendre, rien de plus que ce que l'on pouvait imaginer *a priori*, des contacts matériels avec l'Est et l'Ouest immédiats, et des symboles motivés par le déterminisme géographique propre à la Lycie.

Quant à la toponymie, qui fut naguère le point de départ d'étymologies hasardeuses, il convient d'en réinterpréter le témoignage à la lumière de données claires, les langues indigènes d'Anatolie contemporaines de ces établissements (noms en *-anda* et *-ssos*).

Le problème des *Lukka* : l'identité de ce pays et de la Lycie-Lycaonie est très probable, sinon certaine. Les textes en langue hittite discutés depuis trente ans — et repris en détail à cette occasion — concordent avec les documents d'origine égyptienne (*Ruku*) et syrienne (Ras Shamra) : il s'agit d'une fraction de l'Asie Mineure sud-occidentale, en partie côtière, en partie continentale ; elle était contiguë aux colonies achéennes d'une part, traitée comme zone limitrophe ou marche extérieure, selon les époques, par les souverains hittites possesseurs de la Cilicie et de la Lycaonie.

L'un des traits phonologiques propres au dialecte louvite, c'est la palatalisation des vélaires devant *yod* : type de hitt. *mekki-* = louv. *mai-* ; hitt. *kimra-* = louv. *imari-* ; hitt. *parku-* = louv. *parri-*, etc. Le fait suggère la conjecture suivante : d'un ancien (anatolien commun) *Lukka/Lukkia* devaient sortir le hitt. *Lukka* et le louv. *Lu(w)ia*. Le nom du pays, hitt. *Lukka*, est celui par lequel l'ont connu les correspondants orientaux de la diplomatie hittite (Syriens et Egyptiens). Dans la langue indigène, le louvite, le nom devient *Luwiya* ou *Luya* (les graphies autorisent les deux lectures), c'est-à-dire le nom même du louvite : langue et géographie coïncident. A l'Ouest, les « Grecs » d'Asie Mineure, ou bien ont maintenu à travers les siècles une forme *Lukiya* empruntée à une date préhistorique, ou bien, moins vraisemblablement, ont emprunté le nom du pays sous sa forme hittite. Tous les rapprochements tardifs du nom de la Lycie et des Lyciens avec le nom grec du « loup » sont des jeux de l'étymologie populaire ; il n'y a rien de commun, en hittite, entre le nom de la langue « louvite » et le nom anatolien du « loup », comme on l'a trop longtemps répété.

L'étude de quelques toponymes indigènes de Lycie, jointe à celle de noms d'hommes attestés sous les deux formes lycienne et grecque aboutit à la reconnaissance de tendances évolutives affectant la phonétique de la branche louvite. On peut alors aborder avec profit l'analyse de l'ethnique *Tr̃mmili* et de sa base *Tr̃mmis*. Il est apparu que ce nom national du peuple « lycien » n'est pas autre chose que l'application d'un mot anatolien à la désignation de la province comme frontière, du point de vue de l'Asie Mineure centrale.

Pour finir a été amorcée l'analyse de la grande stèle trilingue découverte au Létôn de Xanthos durant l'été 1973.

PUBLICATIONS

— *Les dénominations des dieux « antiques » dans les textes hittites* (dans *Anatolian Studies* presented to H. G. Güterbock, Istanbul, 1974, p. 175-185).

— *La stèle trilingue du Létôon de Xanthos : le texte lycien* (*Comptes rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1974, p. 115-125).

— *Note sur les textes lyciens du Létôon* (*Kadmos*, XIII, 1974, p. 83-84).

— *Les épitaphes lyciennes* (dans P. Demargne et E. Laroche, *Fouilles de Xanthos*, tome V, Paris, 1974, p. 123-149).

— *Hiéroglyphes Hittites* (*Reallexikon der Assyriologie*, IV, Berlin, 1975, pp. 394-399).

MISSIONS

Participation à la XXI^e Rencontre assyriologique internationale, Rome, Institut biblique pontifical, juillet 1974.

Direction de l'Institut français d'archéologie d'Istanbul, juillet-septembre 1974.

Conférence à la Türk Tarih Kurumu, Ankara, janvier 1975.

Conférence à l'Institut des Hautes Etudes de Belgique, Bruxelles, février 1975.

Conférence et séminaire à l'Université de Florence, avril 1975.

Participation au Colloque sur *la Toponymie antique*, Strasbourg, juin 1975.